

L'heure le commandant Guiseard, y a pas de quoi fouetter un chat. . .

—Eh bien ! alors. . . fit Pierre.

La cantinière hochait la tête.

—Possible, murmura t-elle ; n'empêche, mon vieux, que va falloir prendre un parti. . . car pour rester ensemble. . . bernique ! . .

Le jeune homme sursauta.

—Vous séparer ! . . . Ah ça. . . elle est folle ! . . . Pourquoi ? . . . Qu'est-ce qui s'est passé, puisque le commandant lui-même. . .

—Le commandant est une vieille bête, répliqua Aménaïde ; mais vous, mon lieutenant, vous allez comprendre la chose ; nous nous sommes disputés, avec Sulpice. Vous me connaissez, je suis nerveuse, emportée, et souvent mes mains vont plus vite que la cervelle. . . mais au fond, allez, je ne suis pas aussi mauvaise que j'en ai l'air. . .

—Mais vous n'avez pas besoin de vous défendre, ma chère madame Fleuret, répliqua Pierre en souriant ; je vous connais. . . et lui aussi, vous connaît. N'est-ce pas, père Sulpice ?

Le sergent faisait, depuis un instant, de surhumains efforts pour masquer l'émotion qui l'empoignait, il étirait sa moustache, caressait sa barbe, la poitrine si oppressée, qu'il balbutia :

—Certainement. . . ma vieille. . . on sait ce que tu vaut. . .

—Par malheur. . . poursuivit Aménaïde, j'ai eu la main trop leste et je lui ai envoyé une gifle. . . à lui. . . devant témoins. . . en sorte qu'à l'heure qu'il est. . . tout le monde dans le régiment sait la chose. . . et ce soir, en ville. . . on aura appris que le sergent Sulpice Fleuret. . . Bref, ce sera la fable de la garnison et des civils. . . et je dis, moi, que ça ne peut pas aller. . .

Durant qu'elle parlait, Pierre avait, à plusieurs reprises, froncé les sourcils, et quand la bonne femme se fut tue, il garda le silence, durant quelques secondes, claquant des lèvres et martelant de ses doigts le rebord de la table.

—Hein ! . . . vous voyez, mon lieutenant, fit la cantinière qui l'examinait anxieusement, vous voyez que nous ne pouvons pas rester comme ça ; . . . il n'y a qu'une chose à faire. . . c'est que j'aille trouver le colonel et que je lui dise que je quitte ma cantine. . . C'est moi qui ai eu tort. . . c'est à moi de m'en aller. . .

Sa phrase, commencée d'une voix ferme, s'était terminée, presque inintelligemment, étranglée par un sanglot.

—Mais non. . . , mais non. . . , dit Sulpice ; c'est à moi de partir. . . , d'ailleurs, c'était mon intention. . . puisque c'est précisément à cause de ça. . .

—Toi ! s'exclama-t-elle, quitter le 13e ! . . . ton régiment ! . . .

—N'est-ce pas le tien, à toi aussi ? répliqua-t-il.

—Mon lieutenant, interrogea la cantinière, vous savez la chose ; maintenant, que pensez-vous ? . . .

Le jeune homme avait l'air tout triste.

—Je pense, mes pauvres amis, que ce qui arrive est très malheureux. . . , vous vous aimez bien. . . vous avez passé vingt-cinq ans côte à côte. . . et pourtant, ce qui est fait est fait. . .

—Qu'est-ce que je disais ! je vais aller parler au colonel.

—A quoi bon. . . puisque je voulais m'en aller. . .

—Nous avons pris Pierre comme juge. . . c'est à lui de décider. . .

—Je pense, moi, dit alors le sous-lieutenant, que le sergent Fleuret appartient au 13e, qu'il fait partie des cadres et que c'est lui qui doit rester.

V — LE SECRET DE PIERRE LADRET

Le soir, Sulpice et Pierre Ladret avaient pris le train ensemble pour Bougie : le transport devait lever l'ancre à une heure du matin, et le jeune officier devait être rentré à bord avant minuit.

Comme bien on pense, le vieux sergent avait tenu à faire jusqu'à la dernière minute la conduite à "son enfant".

—Ah ! si tu m'avais laissé faire, lui avait-il dit en revenant de chez son capitaine, qui, séance tenante, lui avait accordé une permission de quarante-huit heures, c'est jusque là-bas que je t'aurais accompagné. . .

Mais alors, il avait suffi au jeune homme de répéter au briscart le langage que celui-ci lui tenait bien des années auparavant, lui parlant du régiment, "cette grande famille", du drapeau, "ce glorieux emblème", pour que l'autre, courbant la tête, acceptât la sentence de Pierre.

Celui-ci, avant de gagner la gare, était allé dire adieu à Mme Fleuret ; en serrant dans ses bras ce beau garçon qu'elle avait, pour ainsi dire, élevé et qu'elle ne devait peut-être plus revoir, la brave femme sentit se fondre son cœur, d'enveloppe si coriace cependant, et pleura.

—Bien quoi ! . . . bien quoi ! . . . maman Naïde ? murmura le jeune homme, gagné lui aussi par cette émotion ; qu'est-ce qui vous prend ? . . . ne dirait-on pas qu'on se quitte pour toujours ! . . .

—Sait on jamais ! grommela t-elle en hochant la tête ; les balles, c'est si traître ! . . .

—Bast ! . . . j'ai idée, voyez-vous, que les tireurs malgaches doivent

être de piètres tireurs et qu'il n'y en a pas beaucoup parmi eux qui auraient droit au "cor de chasse".

Il tentait de plaisanter pour chasser un peu la tristesse de cet adieu ; mais, au fond, sans qu'il voulût se l'avouer, il était ému : non pas, certes, que la perspective des balles évoquées l'impressionnât le moins du monde, — c'était un vrai soldat, que l'idée d'une blessure, de la mort même, ne pouvait impressionner ; — mais cette séparation, il l'assimilait à celles qui, dans les premiers temps qu'il était au Prytanée, suivaient les grandes vacances et où il se figurait qu'il ne reverrait jamais ce couple de braves gens qui l'avaient élevé.

Pour lui si jeune, ils semblaient plus vieux qu'ils ne l'étaient en réalité et un an sur leurs têtes lui faisait l'effet d'un siècle : douze mois, c'est si long ! Il peut, en cet espace de temps, survenir tant d'événements ! la mort ne les frappera-t-elle pas durant cet intervalle ?

Cette fois, une autre pensée venait se greffer sur cette préoccupation : ils allaient se séparer ; comment allaient-ils prendre cette séparation ? elle surtout qui avait vécu depuis des années et des années dans cette caserne, dont chaque pierre, pour ainsi dire, évoquait un souvenir ; c'était une moitié d'elle-même assurément qu'elle allait laisser derrière elle, et il comprenait le déchirement qu'en devait ressentir la pauvre femme.

Et lui ! bien qu'elle ne lui fit pas l'existence précisément douce bien qu'il ne se passât pas de jours qu'il ne gémit contre le fardeau, que faisait peser sur ses épaules cette épouse revêche et criarde, il était comme ces chevaux qui, durant leur vie, ont tiré par les routes une lourde carriole et qui, subitement dételés, cherchent le tombeau auquel ils étaient attachés.

Les criailleries de la cantinière, ses jurons faisaient partie de l'existence de Sulpice ; il y était habitué, et comme l'habitude, même aux choses désagréables, est une seconde nature, il lui arriverait forcément plus d'une fois de soupirer après l'époque où, le soir, l'extinction des feux ayant sonné et tout reposant dans la caserne, il fumait philosophiquement sa pipe, somnolant, l'oreille bercée par les bougonnements de sa femme.

Done, d'un côté comme de l'autre, il y aurait souffrance, aiguë et profonde, quelque dissimulée qu'elle fût ; comment la supporteraient-ils ?

Et voilà pourquoi le jeune homme, en dépit de la désinvolture apparente avec laquelle il acceptait ce départ, se sentait le cœur doublement serré.

Ils restaient là maintenant, en face l'un de l'autre, les mains dans les mains, se regardant aux yeux, sans rien dire, devinant leurs pensées réciproques, sans que leurs lèvres eussent besoin de les exprimer.

—Alors ! . . . tu embarques demain matin ! . . . et lui t'accompagne ! . . .

—Il est allé chercher une permission pour venir avec moi jusqu'à Bougie.

Elle soupira et il l'entendit qui murmurait :

—Il a de la chance. . .

Le jeune homme regarda le coucou de bois, accroché au mur, entre deux lithographies, et dit :

—Voilà l'heure qui s'avance. . .

La cantinière tressaillit, un frisson passa sur sa face parcheminée dont les muscles se contractèrent.

—Ah ! . . . fit-elle simplement, tandis que ses doigts secs et nerveux se nouaient plus étroitement à ceux de Pierre.

Mais, brusquement, elle s'écarta de lui, fouilla dans son corsage et en tira un mauvais petit portefeuille en cuir verni, aux angles d'acier nikelé, tout neuf, et qui pouvait bien avoir coûté dix-neuf sous au bazar de la grande rue.

—Tiens, mon Pierrot, fit-elle en le lui tendant, prends ça, et surtout n'en parle pas à ce grincheux de Sulpice.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le jeune homme dont les pommettes s'étaient subitement empourprées, tandis que ses sourcils se contractaient sous une impression de mécontentement.

Elle comprit qu'il avait deviné et, la voix adoucie, dans une intonation suppliante :

—Ecoute. . . ne me gronde pas. . . , d'autant plus qu'il n'y a pas beaucoup ; va ! . . . ce n'est même pas la peine d'en parler. . . , quatre cent cinquante francs ! . . .

—Mais vous n'y pensez pas ! s'exclama-t-il, irrité, en repoussant de la main le portefeuille ; je n'ai pas besoin de votre argent. . . , j'ai ma solde. . .

—Ta solde ? . . . mon pauvre petit ! . . . mais qu'est-ce que tu en feras là-bas ? . . . Tu ne sais pas ce que c'est, ces machines-là ? . . . Eh bien ! . . . moi, qui ai fait le Tonkin. . . je le sais. . . Tu seras aussi misérable que tes troupiers, si tu n'as pas le gousset un peu garni. . . si tu ne peux pas te payer du lait concentré, des eaux gazeuses. . .

—Mes troupiers en auront-ils, eux ? interrompit le jeune homme.

—Ce n'est pas la même chose : ils sont plus durs à la fatigue, aux